

Version d'auteur

Florence Weber

Métier d'historien, métier d'ethnographe

Publié en 1996, *Cahiers Marc Bloch*, 4, p. 6-24.

Republié dans Florence Weber, *Manuel de l'ethnographie*, Paris, PUF, 2009.

Cette conférence devait s'intituler « Les études rurales aujourd'hui au regard de Marc Bloch ». Quand j'ai accepté l'honneur que m'a fait l'Association Marc Bloch en me demandant d'assurer cette conférence, j'ai d'abord été très inquiète. En effet je ne suis pas historienne mais ethnographe de formation et sociologue de coeur. Quant au ruralisme, dont l'ouvrage de Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, est une des oeuvres fétiches¹, j'en ai critiqué les présupposés et l'existence même : d'abord en 1981, à propos d'une des grandes réalisations en ethnologie de la France, la série de travaux sur Minot², puis avec Claude Grignon, en 1993, dans le cadre de l'institution où je travaille, l'Institut national de la recherche agronomique, à propos de l'histoire de la sociologie rurale française de l'après-guerre³. Entretemps j'avais édité avec Tiphaine Barthelemy des textes de géographes, d'historiens et de folkloristes français sur le monde rural dans les années trente, ce qui m'avait convaincue qu'autour de Marc Bloch, Lucien Febvre et Roger Dion, s'étaient forgées, à l'occasion de l'analyse du monde rural, les conditions d'une véritable proximité entre histoire, géographie et ethnographie⁴. C'est donc de cette ligne de critique que j'avais décidé de partir pour mon exposé devant vous.

Lisant, pour cette occasion, car je peux bien avouer mon ignorance préalable qui fut une des conditions de la fraîcheur de ma réaction, *l'Étrange défaite*⁵ et *Apologie pour l'histoire*⁶, par hasard et par chance dans cet ordre, c'est-à-dire dans l'ordre de leur rédaction, j'eus la confirmation, beaucoup plus ferme et argumentée qu'elle n'avait pu l'être avant, de la parenté entre l'histoire telle que la concevait Marc Bloch et avec lui, au moins Lucien Febvre mais bien d'autres, et l'ethnographie telle que nous avons pu l'apprendre, la concevoir et l'enseigner depuis à peu près quinze ans⁷. Je dirais même que j'eus confirmation d'une certaine unité des techniques d'objectivation mises en oeuvre dans nos métiers respectifs. Cette ligne de méthode occupera une partie de mon exposé d'aujourd'hui et c'est pourquoi j'ai tenu à changer le titre de cette conférence. Je m'attacherai ensuite à montrer que la filiation n'est pas si inattendue qu'elle en a l'air : en effet, en amont du métier d'ethnographe, il y eut le métier de sociologue⁸ et mon maître Jean-Claude Chamboredon, l'un des auteurs de ce livre, m'avait fait connaître l'oeuvre et la personne de Marcel Maget, chaînon réel, on le verra, entre Lucien Febvre et ce qu'ils appelaient tous deux l'ethnographie européenne, alors connue aussi sous le nom de folklore⁹. Je reviendrai pour terminer sur mon projet de départ, les études rurales au regard de Marc Bloch, pour me demander si l'une des

¹ Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Préface de Pierre Toubert, Armand Colin, 1988 (1^{ère} éd. Oslo, 1931).

² Florence Weber, « Ethnologues à Minot. Quelques questions sur la structure sociale d'un village bourguignon », *Revue française de Sociologie*, 22, 1981, pp. 247-262.

³ Claude Grignon, Florence Weber, « Sociologie et ruralisme, ou les séquelles d'une mauvaise rencontre », *Cahiers d'Economie et Sociologie rurales*, 29, 1993, pp. 59-74.

⁴ Tiphaine Barthelemy, Florence Weber, *Les campagnes à livre ouvert*, PENS/Ed. EHESS, Paris, 1989.

⁵ Paris, Editions Franc-Tireur, 1946. Sauf avis contraire, toutes mes références proviennent de cette édition.

⁶ Paris, Armand Colin, 1974 (7^{ème} éd.). Sauf avis contraire, toutes mes références proviennent de cette édition.

⁷ Cf. la première partie, intitulée « Le métier d'ethnographe », de mon ouvrage *Le travail à-côté*, Paris, INRA/Ed. EHESS, 1989.

⁸ Pierre BOURDIEU, Jean-Claude CHAMBOREDON, Jean-Claude PASSERON, *Le métier de sociologue*, Paris-La Haye, Mouton, 1968.

⁹ Pour une présentation de la place de Marcel Maget dans l'ethnologie de la France, cf. *Cahiers d'Economie et sociologie rurales*, 11, 1989

raisons de l'oubli de cette parenté entre ethnographie et histoire n'a pas été, entre autres, le devenir des études rurales après la Libération : effondrement du durkheimisme dans la sociologie française ; disparition du folklore scientifique sans examen, dirais-je, au titre de ses compromissions avec le régime de Vichy¹⁰ ; lecture académique des ouvrages ruralistes de Marc Bloch, qui a gommé tous les combats qu'avait menés le Marc Bloch ruraliste. De sorte que je retrouverai alors la ligne de critique dont j'étais partie. Je conclurai sur quelques exemples d'autres usages possibles de Marc Bloch aujourd'hui.

I L'ETRANGE DEFAITE ET APOLOGIE POUR L'HISTOIRE : UNE LECTURE D'ETHNOGRAPHE

Au fond, je me conforme ici à la prescription de Jacques Le Goff dans sa Préface à l'édition de 1993 de *L'Apologie pour l'histoire*¹¹, « il faut repartir de ce livre », prescription reprise en 1994 par Gérard Noiriel dans son article « En mémoire de Marc Bloch. Retour sur *L'Apologie pour l'histoire* »¹². Mais-je ferai rendre à *L'Apologie pour l'histoire* un autre son que le leur: moins préoccupée par l'histoire que par les sciences sociales dans leur unité, mon point de vue est pourtant bien marqué par un métier distinct et que je revendique comme tel, le métier d'ethnologue. Mais si je dis ethnologue et non ethnographe c'est précisément pour rejeter les traditions disciplinaires dans leurs guerres de frontières théoriques ou problématiques et n'en garder que les principes du métier, au service d'une ambition unifiée que j'exprimerai avec les mots mêmes de Marc Bloch, on le verra tout à l'heure : comprendre les hommes en société.

1. LE METIER D'ETHNOGRAPHE : JOURNAL DE BORD ET AUTO-ANALYSE

Avant d'en venir à la lecture de ces deux textes pour montrer la parenté entre métier d'historien et métier d'ethnologue, je voudrais exposer en quelques mots le cheminement que j'ai suivi pour en arriver là, m'autorisant ici encore du conseil de Marc Bloch de livrer « le spectacle de la recherche, avec ses succès et ses traverses ».

J'avais intitulé la première partie de ma thèse « Le métier d'ethnologue ». J'y défendais une conception de ce métier tirée de la pratique fondamentale de l'enquête ethnographique, plus souvent enseignée qu'exposée, plus souvent invoquée que justifiée, et mise en oeuvre d'abord par Malinowski lorsque, assigné à résidence dans les îles Trobriand pendant la guerre de 14-18 pour des raisons de nationalité, il tira parti de cette présence longue et permanente sur un terrain exotique en s'aidant de la pratique du « journal »¹³. J'ajoutais à cette pratique du « journal de terrain » une exigence de rigueur méthodologique issue des préceptes du Métier de Sociologue, qu'on pourrait résumer par la nécessité très durkheimienne de « rupture avec les pré-notions ». Ce rôle, habituellement dévolu aux statistiques, je l'assignais pour ma part à l'auto-analyse (ou analyse réflexive des pré-notions de l'ethnologue en tant qu'il est l'indigène d'une culture liée à sa position sociale et à son appartenance au monde savant). Je n'inventais pas l'auto-analyse : en dehors des références psychanalytiques, plutôt mal venues, je la tirais de la préface de Passeron à l'ouvrage de R. Hoggart, *La culture du pauvre*¹⁴. Dans cet ouvrage, un professeur anglais de littérature anglaise

¹⁰ C'est une hypothèse que j'ai avancée dans Florence WEBER, « Les études rurales dans la France des années trente : un apogée oublié », *Recherches sociologiques*, 20, 1989, 3, pp. 367-381. On trouvera les éléments d'une controverse à ce sujet dans Christian FAURE, *Le projet culturel de Vichy. Folklore et révolution nationale, 1940-1944*, Lyon-Paris, Presses Universitaires de Lyon/Éditions du CNRS, 1989, et dans la réponse de Marcel MAGET, « A propos du Musée des arts et traditions populaires de sa création à la libération (1935-1944) », *Genèses Sciences sociales et histoire*, n° 10, janvier 1993, pp. 90-107.

¹¹ Armand Colin, 1993.

¹² *Genèses*, septembre 1994, 17, pp.122-139.

¹³ Bronislaw MALINOWSKI, *Les Argonautes du Pacifique Occidental*, tr. fr., Paris, Gallimard, 1963 (1ère éd. 1922) et *Journal d'ethnographie, 1914-1918*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1985. Voir aussi René LOURAU, *Le journal de recherche*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988.

¹⁴ Paris, Minuit, 1970.

s'interroge sur le rapport des classes populaires anglaises à la culture lettrée et sur leur usage des choses écrites dans les années 50 à l'aide de son expérience autobiographique de boursier issu de ces mêmes classes populaires. C'est sa traduction par Passeron qui a transformé l'ouvrage en un classique de la sociologie des cultures populaires¹⁵.

Si j'ai pu affiner ensuite cette réflexion sur le métier d'ethnographe, c'est d'abord grâce à la rencontre avec Gérard Noiriel qui posa des questions d'historien sur la validité de mon approche¹⁶. A sa critique historique du « sociologue-roi » (qui donc m'autorise à croire mon point de vue sur le monde social « meilleur », « plus scientifique », que celui des indigènes ?), je répondis par le souci de la confrontation des points de vue, référence assez allusive, je le crains, à la Phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty : le Panthéon n'existe pas, il n'est que la somme potentielle des divers points de vue que je peux prendre sur lui. Chemin faisant, j'avais compris que je mêlais, dans le « journal d'ethnographe », deux pratiques qu'il fallait distinguer : le « journal d'enquête », carnet de bord de l'observation directe, équivalent du carnet d'expériences, où sont consignés au jour le jour les événements tels que mon regard les perçoit, les trie, les choisit, en général en toute inconscience ; le « journal de recherche » où s'élaborent parallèlement les interprétations successives qui devront converger dans la construction finale. La discussion avec un historien m'a convaincue que ce journal de recherche n'était en rien spécifique à l'ethnographe, que l'historien tenait le même. Elle m'a donné l'idée, également, que le « journal d'enquête » représentait en quelque sorte une source, une archive de l'ethnographe, au même titre que des archives produites par d'autres ou que des transcriptions d'entretiens.

C'est ici que je croise Marc Bloch et que ma lecture de ses deux ouvrages de guerre me permet d'aller un peu plus loin.

2. AUTO-ANALYSE ET CRITIQUE DU TEMOIGNAGE

Je reprendrai ici des textes que vous connaissez tous. Je voudrais essayer de vous communiquer le choc que j'ai ressenti en lisant le titre du premier chapitre de *L'étrange défaite*, « Présentation du témoin », et ce paragraphe : « Je n'écris pas ici mes souvenirs. Les petites aventures personnelles d'un soldat, parmi beaucoup, important, en ce moment, assez peu et nous avons d'autres soucis que de rechercher le chatouillement du pittoresque ou de l'humour. Mais un témoin a besoin d'un état civil. Avant même de faire le point de ce que j'ai pu voir, il convient de dire avec quels yeux je l'ai vu¹⁷. »

Choc qui s'est évidemment reproduit tout au long de la lecture de *L'étrange défaite*, puisque sa méthode d'observation directe et de recouplement des témoignages n'a rien à envier à ce que peut faire un ethnographe soudain transporté, avec la consigne d'observer, dans un milieu qui n'est pas le sien. Pêle-mêle, et pour aller vite, retenons d'abord son observation répétée des modes de salut entre grades et simples soldats qui le conduit à analyser les frontières de classe à l'oeuvre dans l'armée. Marc Bloch y décrit en sociologue formé à l'école durkheimienne les relations dans l'armée : « Dans aucun groupe humain, cependant, les individus ne sont tout », commence-t-il ; il poursuit en mentionnant la « formation première », « l'exercice d'une même profession », « la soumission à des règles de vie communes », mais surtout « les traditions transmises d'ancien à jeune ou de chef à subordonné » qui entraînent « le sentiment d'une sorte de prestige collectif ». Les milieux d'officiers de carrière forment à ses yeux moins une « classe » qu'un « ordre » et il en donne pour preuve ce comportement en matière de saluts : « Dans la noblesse d'autrefois, en dépit d'énormes différences de sang, régnait la conscience d'une véritable égalité de principe, si bien que le roi, en personne, n'était, au regard de ce code, rien de plus que « le premier gentilhomme de son royaume ». Aujourd'hui, de même, un général, fût-il parmi les plus étoilés, s'il pénètre dans la pièce où travaille un modeste sous-lieutenant, ne saurait, sans manquer à la plus élémentaire courtoisie, omettre de lui

¹⁵ Comme l'explique Jean-Claude Passeron lui-même dans « Portrait de Richard Hoggart en sociologue », *Enquête*, Cahiers n° 8, septembre 1993, pp. 79-112.

¹⁶ Gérard NOIRIEL, entretien avec Florence Weber, « Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse », *Genèses* 2, 1990, pp. 138-147.

¹⁷ Apologie pour l'histoire, op. cit., pp. 21-22.

tendre la main. Mis en face d'un sous-officier - ne parlons pas d'un simple soldat - il faudra, pour l'engager à ce geste, les circonstances les plus exceptionnelles. » Et il conclut : « A l'intérieur de l'armée, le monde des officiers d'état-major fait figure, à son tour, d'une collectivité remarquablement homogène¹⁸ ». Comment ne pas voir dans un tel passage, qui devrait figurer dans tout bon manuel d'ethnographie, la grande efficacité d'une observation répétée et armée des bonnes questions (quels sont les codes du salut dans une collectivité donnée ?) en complémentarité avec la connaissance du passé (les codes de l'honneur dans la cour d'Ancien Régime) ?

Retenons ensuite son observation des bureaux militaires dans lesquels il travaille et le scandale qu'est pour lui leur désordre et leur saleté. Il oppose là la « forme bureaucratique de l'ordre » dans les écrits et la saleté des locaux : « M'accusera-t-on de m'attacher à des vétilles ? Je n'apprécie guère, je l'avoue, le négligé dans les choses ; il passe aisément à l'intelligence¹⁹ ». Remarque qui, comme bien d'autres, en dit autant sur lui-même que sur les officiers qu'il observe. Suit une réflexion sur la division du travail dans les états-majors et sur les conséquences de ses dysfonctionnements lorsqu'il s'agit de passer de « l'ordre statique du bureau » à « l'ordre, actif et perpétuellement inventif, qu'exige le mouvement ». Il livre ainsi les éléments d'une véritable ethnographie d'un collectif de travail. Retenons enfin ces multiples scènes ou son arrivée dans tel ou tel bureau, venant de tel ou tel autre, déclenche des réactions surprenantes, qui instruisent sur les causes sociales et institutionnelles des dysfonctionnements dans la circulation de l'information²⁰. Marc Bloch est ici non seulement observateur, au sens ethnographique du terme, mais véritablement enquêteur, tentant des expériences et les notant. Cependant, son témoignage rend un autre son que celui des ethnographes : car c'est le témoignage d'un homme d'action, enrageant de voir son action rendue inefficace par les institutions et les relations dans lesquelles elle s'inscrit forcément. Il n'est pas là pour observer cette armée en déroute mais pour combattre. Il ne faut pourtant pas durcir l'opposition entre observation et action puisque le travail qu'il effectue (gestion des stocks d'essence et de leur acheminement) et qu'il a d'ailleurs lui-même contribué à définir, constitue de fait un poste d'observation remarquable. En effet, c'est pour les nécessités de son service qu'il a tenu le carnet de bord de ses activités ; mais son utilité scientifique, certes secondaire, lui est sans doute immédiatement apparue. Il écrit : « J'ai participé au travail et à la vie d'états-majors d'un rang assez élevé. Je n'ai certes pas su tout ce qui s'y faisait. Il m'est arrivé parfois, on s'en rendra compte, d'ignorer jusqu'aux renseignements les plus nécessaires à mon service propre. Mais j'ai pu observer, au jour le jour, les méthodes et les hommes²¹ ». Il me semble qu'on peut considérer le carnet de bord de son service, bien qu'il soit aussi le produit d'une activité bureaucratique et gestionnaire, comme un véritable journal d'enquête ethnographique ; il en regrette d'ailleurs la destruction dans des termes très significatifs (« J'avais déjà, dans la journée, brûlé, conformément à nos instructions, mes archives, y compris le cahier sur lequel était inscrite, au jour le jour, toute l'histoire de mon service. Que ne donnerais-je, aujourd'hui, pour le tenir en main, ce cher cahier vert !²² ») puisqu'il le considère explicitement comme ses « archives » et qu'il lui manifeste un attachement tout ethnographique (« ce cher cahier vert ! »). C'est donc après coup et sous le choc de la défaite, c'est-à-dire une fois passé le feu de l'action mais aussi une fois l'issue connue et avant l'engagement actif dans la Résistance, qu'il reprend ses souvenirs, les contrôle par quelques documents et d'autres témoignages, et leur applique les principes mêmes de la critique des sources qu'il exposera dans l'Apologie pour l'histoire²³. « Avec la troupe, écrit-il, je n'ai eu que de trop rares contacts. Là-dessus, force m'est de m'en remettre, avant tout, à d'autres témoignages, que j'ai été bien placé pour recueillir et peser. C'est assez, sans doute, sinon pour remplacer la vision directe, dont rien n'égale

¹⁸ L'étrange défaite, op. cit., p. 52.

¹⁹ Ibid., par exemple pp. 77-78.

²⁰ Ibid., par exemple p. 119.

²¹ Ibid., p. 44. C'est moi qui souligne.

²² Ibid., p. 36.

²³ Ainsi on trouve p. 137 de L'étrange défaite une anecdote (« faut-il croire que l'histoire nous ait trompés », remarque en Normandie un jeune officier) qui sera l'un des ressorts de l'exposé sur la légitimité morale de l'histoire dans l'Apologie pour l'histoire. Pour autant, la méthode était là avant cette expérience, comme on peut s'en persuader en lisant « Les fausses nouvelles de la guerre », republié in Histoire et historiens.

jamais, si les yeux sont bons, l'authenticité ni la saveur humaine, du moins pour justifier certaines réflexions. Aussi bien, nul ne saurait prétendre avoir tout contemplé ou tout connu. Que chacun dise franchement ce qu'il a à dire; la vérité naîtra de ces sincérités convergentes²⁴ ». Le langage psychologique est daté (authenticité, saveur humaine, franchise, sincérité) mais non la méthode et sa prudence (accumulation des points de vue ; souci de les rapporter aux positions occupées ; absurdité de la quête d'exhaustivité). Elle a prouvé sa remarquable efficacité.

La présentation du témoin est l'outil indispensable de l'auto-analyse lorsqu'elle s'applique au journal d'enquête (avec quels yeux j'ai vu ce que j'ai vu) ; elle est plus exactement un autre mot, dans une autre tradition disciplinaire, pour dire la même chose exactement. Je saisis ici l'occasion de revenir sur les malentendus qu'à suscités ma conception d'une nécessaire auto-analyse. On y a vu de la complaisance, du subjectivisme, voire une adhésion, bien étrange à mes yeux, à un « post-modernisme » dont je n'avais alors jamais entendu parler et qui m'apparaît aujourd'hui, dans ses formes extrêmes et lorsqu'il sert d'étendard, comme une démission vis-à-vis de l'exigence scientifique d'objectivité que je m'efforce justement de remplir en mettant l'accent sur l'objectivation de « soi » comme enquêteur et comme analyste²⁵.

Le rapprochement avec le texte de Marc Bloch montre qu'il s'agit bien dans les deux cas d'un simple souci d'objectivité (mais c'est beaucoup !), qui passe par une technique d'objectivation sans doute mise en oeuvre différemment mais dont le principe est le même : explicitation des conditions de l'observation par la présentation du témoin ou par l'analyse des catégories de perception de l'ethnographe. En effet, la présentation du témoin, malgré les apparences, et Marc Bloch le souligne immédiatement, ce n'est pas le souci, esthétique, rhétorique, de mettre le peintre dans le tableau ou pire encore de peindre son auto-portrait. C'est la (banale) prise en compte des conditions de l'observation, des conditions de la production des « données » (pour parler en statisticien) ou des « sources » (pour parler en historien), l'ethnographe étant dans la position relativement exceptionnelle de produire lui-même ses propres archives et de devoir donc se soumettre à l'analyse en tant que tel. Ce souci d'objectivation rejoint la préoccupation d'évaluer, pour parler en physicien, les perturbations qu'apporte l'observation dans l'expérience, perturbations inévitables et dont l'analyse ne peut pas ne pas tenir compte.

Mais, dans les sciences sociales, les catégories de perception du chercheur interviennent à deux niveaux qu'il faut distinguer : en tant qu'il est témoin (enquêteur, dirait l'ethnographe) ; en tant qu'il est analyste (l'historien est homme de son temps, dirait Marc Bloch). Dans *L'étrange défaite*, Marc Bloch répète à plusieurs reprises que son témoignage doit être repris par d'autres, qu'il doit pouvoir être lu à son tour non seulement comme analyse mais comme source, soumis lui-même à une critique des sources et réutilisé dans d'autres analyses. Il semble que cela n'ait pas été fait. C'est là quelque chose qu'il avait esquissé lui-même dans son article « Les fausses nouvelles de la guerre » en y utilisant ses propres observations de la première guerre mondiale en complément d'ouvrages sur la formation des légendes en temps de guerre. Il appelait alors à une « enquête sérieuse » pour recueillir des matériaux. De façon significative, les références de cet article sont des travaux de « folklore » et de « psychologie »²⁶. Dès la première guerre²⁷, on trouve donc chez Bloch, contemporaine de l'enquête de terrain de Malinowski, la préoccupation de servir de témoin, en d'autres termes de produire des observations qui pourront plus tard être réutilisées comme sources.

²⁴ *L'étrange défaite*, p. 44.

²⁵ « Florence Weber, en ethnologue qui a bien lu les post-modernistes, ne manque pas dans une longue première partie d'analyser sa situation sur le terrain », ce qui nous vaut des développements inutiles « lorsque la mise en scène de soi est trop appuyée », écrit par exemple Martine Segalen dans son compte rendu (*Cahiers d'Economie et Sociologie rurales*, n° 21, 4ème trimestre 1991, p. 113). Si je ne peux qu'admettre l'accusation de mise en scène (le lecteur est meilleur juge des dérives involontaires que l'auteur), je relève cependant l'erreur factuelle et le malentendu : non seulement je n'avais pas « bien lu les post-modernistes », mais je n'aurais su dire qui ils étaient. Le malentendu est certes plus grave et correspond sans doute à un durcissement des positions qui porte chacun à ranger ses interlocuteurs dans le camp ennemi ou dans le camp allié, et nuit à la discussion de fond.

²⁶ Marc BLOCH, *Histoire et historiens*, textes réunis par Etienne Bloch, Paris, Colin, 1995, p. 161.

²⁷ Marc BLOCH, *Memoirs of War, 1914-1915*, trad. Et introd. de Carole FINK, Ithaca and London, Cornell University Press, 1980.

Au fond, et en toute humilité, le journal d'enquête de l'ethnologue n'a comme véritable fonction que de pouvoir être utilisé, c'est-à-dire critique, comme matériau même si, malheureusement, les conditions actuelles du travail scientifique et la confusion entre textes d'auteur et textes de témoin empêchent tout autre que l'ethnologue lui-même d'y avoir accès²⁸. Voilà pour l'ethnologue-témoin, pour l'observateur-enquêteur, tel qu'il travaille au jour le jour grâce à la tenue d'un journal d'enquête.

Mais revenons sur les catégories de perception de l'ethnologue-analyste, qui se trouve dans la même position que l'historien et qui note le cheminement de ses interprétations dans un journal de recherche. Les conceptions de Marc Bloch sur l'histoire-problème et sur l'indispensable questionnaire qu'il faut appliquer aux sources pour sortir de l'érudition inutile sont bien connues. On peut cependant relire un paragraphe de l'Apologie pour l'histoire qui sonne curieusement familier à l'ethnologue que je suis et qui démontre que l'observation passive est non seulement inféconde, mais impossible :

« Ne nous y laissons pas tromper en effet. Il arrive, sans doute, que le questionnaire demeure purement instinctif. Il est là cependant. Sans que le travailleur en ait conscience, les articles lui en sont dictés par les affirmations ou les hésitations que ses expériences antérieures ont obscurément inscrites dans son cerveau, par la tradition, par le sens commun, c'est-à-dire, trop souvent, par les préjugés communs. On n'est jamais aussi réceptifs qu'on ne le croit²⁹. »

Chaque mot sonne comme une invitation à l'auto-analyse non plus seulement du témoin direct mais de l'analyste. A vrai dire, on ne saurait s'empêcher, aussi, de retrouver ici un écho de la rupture avec les « prénotions » chères à Durkheim et aux auteurs du Métier de sociologue. La description pure, la description sans a priori n'existe pas. Toute description engage les concepts de la recherche. Ceux qui l'oublient s'exposent au péché mortel de l'historien, l'anachronisme, exact analogue du péché mortel de l'ethnologue, l'ethnocentrisme.

Je m'essaierai ici à aller un tout petit peu plus loin. Si la recherche doit intégrer l'analyse de l'enquêteur pour tirer parti pleinement de son journal d'enquête (avec quels yeux ai-je vu ce que j'ai vu), il me semble qu'il devrait exister un degré supplémentaire dans la précaution réflexive : l'analyse du chercheur (de son « questionnaire », dit Marc Bloch) comme un homme de son temps, effectuée par d'autres que lui, ses pairs ou, plus aisément encore, ses successeurs. C'est, à mes yeux, toute l'utilité de l'historiographie, cette histoire de l'histoire qui me semble, à moi béotienne, parée des vertus de la réflexivité lorsqu'elle est collective.

Peut-être me suis-je trop aventurée. Je m'y suis cru autorisée par un autre passage encore de l'Apologie pour l'histoire : « Tout livre d'histoire digne de ce nom devrait porter un chapitre, ou si l'on préfère, insérée aux points tournants du développement, une suite de paragraphes qui s'intituleraient à peu près : " Comment puis-je savoir ce que je vais dire ? " Je suis persuadé qu'à prendre connaissance de ces confessions, même les lecteurs qui ne sont pas du métier éprouveraient un vrai plaisir intellectuel. Le spectacle de la recherche, avec ses succès et ses traverses, est rarement ennuyeux. C'est le tout fait qui répand la glace et l'ennui. » (p. 68).

3. TENSION ENTRE PASSE ET PRESENT : LA DISTANCE ENTRE POINTS DE VUE ET SA MAÎTRISE

Il est clair, à tout lecteur attentif de Marc Bloch, qu'il ne différencie en aucun point l'étude du présent et l'étude du passé. Ce qui distingue l'histoire de la sociologie, par exemple, ce n'est pas que

²⁸ On pourrait rêver d'un institut de documentation ethnographique dont la mission serait de recueillir les notes de terrain des ethnographes. Cette idée m'est venue lors d'une discussion avec Herve Sciardet. Pour l'instant, de deux choses l'une, ou l'ethnologue est célèbre et ses journaux risquent bien alors d'être fétichisés comme « textes », de savant mais plus souvent d'écrivain (voir le sort fait aux journaux de Michel Leiris ou de Bronislaw Malinowski) voire, dans le meilleur des cas, de finir aux Archives nationales. Ou il est obscur et ses journaux ne font pas l'objet de plus d'attention que des « journaux intimes ». Pour toute cette discussion l'ouvrage, déjà cité, de René Lourau fournit un excellent point de départ.

²⁹ Apologie pour l'histoire, p. 63.

l'histoire serait cantonnée dans le passé et la sociologie dans le présent ; c'est que la première porte attention au temps et au changement. Si on lit de plus près la fin de la première partie de l'Apologie pour l'histoire, on se rend compte que cette « science des hommes dans le temps » (mais que signifierait donc une science des hommes hors du temps, à présent que se sont évanouis les charmes de la synchronie et des sociétés froides ?), à laquelle Marc Bloch entend conserver « l'antique nom d'histoire » désigne en réalité, « sans revendication corporative » dit-il, l'ensemble des recherches en sciences sociales, à condition qu'elles n'oublient pas d'« unir l'étude des morts à celle des vivants » (ibid., p. 50).

Voici des formules qui ressemblent terriblement à celles employées par Norbert Elias dans son article « The retreat of sociologists into the present »³⁰. Comment s'en étonner ? Elias est bien, à peu de choses près, de la même génération que Bloch. Et de même que ce sociologue plaide pour que les sociologues ne s'enferment pas dans le présent, cet historien plaide pour que les historiens ne s'enferment pas dans le passé. Bloch critique d'un même mouvement les historiens aveugles au présent (« une poignée d'antiquaires occupés, par macabre dilection, à démailloter les dieux morts³¹ ») et les sociologues, économistes, publicistes, aveugles au passé. C'est que ces derniers négligent les institutions : ils oublient « la force d'inertie propre à tant de créations sociales », les « mécanismes » dont l'homme après les avoir « montés » demeure « le prisonnier plus ou moins volontaire ». Mais les premiers, même s'ils se croient seulement spécialistes du passé, ne peuvent l'étudier, qu'ils le veuillent ou non, sans référence au présent.

C'est ici que l'auto-analyse devient un outil contre les anachronismes : « Consciemment ou non, c'est toujours à nos expériences quotidiennes que [...] nous empruntons en dernière analyse les éléments qui nous servent à reconstituer le passé » (ibid., p. 48). Et il poursuit : « A cette imprégnation instinctive, mieux vaut cent fois substituer une observation volontaire et contrôlée ». Si l'on parle le langage de l'ethnographe, on dira que l'observateur doit prendre conscience de ses propres catégories indigènes à travers lesquelles il « voit ce qu'il voit ». L'historien est sans doute aidé, dans cette prise de conscience, par ce que Marc Bloch appelle « la nomenclature ». Certes l'histoire, comme toutes les sciences sociales, est plus mal lotie que la chimie, pour reprendre son exemple, qui « avait le grand avantage de s'adresser à des réalités incapables, par nature, de se nommer elles-mêmes » (p. 131). Mais combien mieux lotie que les autres sciences sociales pour prendre conscience du problème, si l'on y prend garde, puisqu'elle peut réfléchir sur la différence entre les mots du passé et les mots du présent.

Marc Bloch met l'accent sur la lutte entre les catégories de pensée du témoin et celle de l'analyste. Lorsque la différence est temporelle, le risque est l'anachronisme : « les documents tendent à imposer leur nomenclature ; l'historien, s'il les écoute, écrit sous la dictée d'une époque chaque fois différente. Mais il pense d'autre part, naturellement, selon les catégories de son propre temps ; par suite, avec les mots de celui-ci » (p. 131). Lorsque cette différence est nationale, le risque est l'ethnocentrisme : « l'historien parle uniquement avec des mots ; donc, avec ceux de son pays » (p. 134). Problème classique de traduction : « la transposition dans une autre langue, faite à l'image d'une société différente, devient une entreprise grosse de périls. Car choisir l'équivalent, c'est postuler une ressemblance » (p. 134). Lorsque c'est une différence de classe, le risque est l'ethnocentrisme de classe³² : « jusque dans les nations les plus unifiées, comme la nôtre, chaque petite collectivité professionnelle, chaque groupe caractérise par la culture ou la fortune possède son système d'expression particulier³³ », dit encore Marc Bloch.

Bloch refuse pourtant la démission devant les catégories indigènes : « estimer que la nomenclature des documents puisse suffire entièrement à fixer la nôtre reviendrait, en somme, à admettre qu'ils nous apportent l'analyse toute prête » (ibid., p. 139). La solution est non seulement dans la

³⁰ Norbert ELIAS, « The retreat of sociologists into the present », *Theory, Culture and Society* (Special Issue : Norbert Elias and Figurational Sociology), 4, 1987,2-3, p. 223-247.

³¹ Apologie pour l'histoire, p. 44.

³² On aura compris, avec l'usage de ce terme, ce que je dois aux analyses de Claude GRIGNON et de Jean-Claude PASSERON dans *Le savant et le populaire*, Paris, Seuil, 1989, par exemple p. 65.

³³ Apologie pour l'histoire, p. 137.

définition exacte mais surtout dans la définition commune, dans l'entente (c'est bien son mot) entre spécialistes, autrement dit dans la construction d'une communauté savante : « Si bien définis qu'on les suppose, des langages d'historiens, côte à côte alignés, ne feront jamais le langage de l'histoire. A dire vrai, des efforts mieux concertés ont été, Ça et là, tentés ; par des groupes de spécialistes que la jeunesse relative de leurs disciplines semble mettre à l'abri des pires routines corporatives (linguistes, ethnographes, géographes) ; pour l'histoire tout entière, par le Centre de Synthèse, toujours à l'affût des services à rendre et des exemples à donner. On doit beaucoup en attendre. Mais moins encore, peut-être, que des progrès d'une diffuse bonne volonté. Un jour viendra, sans doute, ou une série d'ententes permettront de préciser la nomenclature, puis, d'étape en étape, de l'affiner » (p. 144). Si je me permets une aussi longue citation, c'est que Bloch abandonne ensuite cette discussion pour passer à celle de la délimitation des périodes et que, en quelque sorte, il ne conclut pas. C'est aussi parce qu'il nous faut reprendre aujourd'hui, me semble-t-il, cette esquisse de solution. Je la mettrai en rapport, dans le texte de Marc Bloch, avec deux autres moments de sa démonstration.

D'abord avec le passage, si dédaigneusement traité en 1974 par Georges Duby³⁴, sur les générations. Ce qui pour moi, une fois encore, en fait le prix, c'est qu'il applique à tous, aux historiens comme aux hommes qu'ils étudient, et d'abord à lui-même, les mêmes catégories d'analyse, autrement dit que l'analyste est aussi objet de l'analyse. Loin d'être une oiseuse introspection, cette auto-analyse est objectivation ; elle utilise d'efficaces outils : le souci de replacer l'individu dans l'institution (les promotions de l'Ecole normale en tant qu'elles servent de repères chronologiques) et dans le groupe (« mes camarades et moi »), le souci de comprendre historiquement, par la coïncidence des dates, la genèse sociale des idées. « J'ai appartenu à une Ecole où les dates d'entrée facilitent les repères. De bonne heure, je me suis reconnu, à beaucoup d'égards, plus proche des promotions qui m'avaient précédé que de celles qui me suivirent presque immédiatement. Nous nous placions, mes camarades et moi, à la pointe dernière de ce qu'on peut appeler, je crois, la génération de l'Affaire Dreyfus » (p. 151). Ce concept de génération, il faut le rapprocher du proverbe arabe cité par Marc Bloch, « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères » (p. 41), et l'interpréter comme le primat de l'étude du contemporain sur l'étude des origines. Ce qu'il faut expliquer ce n'est pas tant le passé d'un phénomène historique que les raisons contemporaines de l'emprunt fait au passé ou encore les réinterprétations que subissent les mots ou les choses reprises du passé.

La lutte entre deux nomenclatures, la nomenclature « indigène » et la nomenclature savante, celle du témoin et celle de l'analyste, s'éclaire encore, me semble-t-il, si l'on reprend la distinction que fait Marc Bloch, à deux reprises, entre les catégories de pensée de l'historien, qui sont forcément celles de son temps, et ses jugements de valeur, qu'il doit combattre. La communauté des historiens peut définir ses mots sans se préoccuper de leurs origines (« Un mot vaut beaucoup moins par son étymologie que par l'usage qui en est fait » (ibid., p. 140) mais elle doit se méfier des « effluves émotives dont tant de ces mots nous arrivent chargés ». Par exemple, « derrière » la confusion entre « régime féodal » et « régime seigneurial », nous dit Bloch, il y a « un reflet de brûlements de châteaux, durant l'ardent été de 89 » (p. 141). Ce qu'il avait auparavant préconisé, c'est une « maîtrise de nos nerfs » (p. 43), ou encore « la force de soustraire son cerveau aux virus du moment » (p. 43). Nul doute, si l'on suit Bloch, que la première étape pour maîtriser ces virus, ce soit de les connaître.

4. LES TEMOINS MALGRE EUX ET LA LECTURE SYMPTOMALE DES SOURCES

On a vu Marc Bloch, dans L'étrange défaite comme dans « Les fausses nouvelles de la guerre », se transformer en témoin et en enquêteur. Mais c'est à nouveau dans Apologie pour l'histoire que l'on trouvera les remarques les plus importantes pour notre propos. D'abord dans les mots mêmes qu'il utilise : il parle bien d'observation historique. Observation, mot d'ethnographe. Il montre que cette observation peut être directe (encore un mot d'ethnographe) lorsque, comme l'archéologie, elle

³⁴ « Sa quête aboutit aux notions de génération, de civilisation (pp.150-151), qui pour nous n'ont plus d'intérêt », Préface, ibid., p.14.

s'attache à des objets, à « l'immense masse des témoignages non écrits » (p. 55). Quant aux témoignages écrits eux-mêmes, il faut se dégager de l'idée que ce sont toujours et forcément des « récits »³⁵. Bloch distingue les témoignages volontaires (ou encore les « sources narratives - pour employer dans son français un peu baroque l'expression consacrée - c'est-à-dire les récits délibérément voués à l'information des lecteurs » (p. 60) des témoignages involontaires, qui sont les « témoins malgré eux » dans lesquels « la recherche historique, au cours de ses progrès, a été amenée à mettre de plus en plus sa confiance » (p. 60). Il est clair que même un témoignage volontaire, comme les vies de saints du haut Moyen Age, livre bien des choses « que l'hagiographe n'avait pas le moindre désir de nous exposer ». C'est ainsi que Bloch entend le mot de Simiand de « connaissance par traces ». C'est ainsi que loin d'être du « donné » les textes ou les documents « ne parlent que lorsqu'on sait les interroger » (p. 62).

Ces idées de Marc Bloch, les historiens les ont, depuis, faites leurs. Mais pour nous autres, ethnographes ou sociologues, ne devraient-elles pas orienter plus notre pratique? Les entretiens, ces récits que nous provoquons, valent-ils pour ce que les interviewees veulent nous exposer ou bien plutôt pour la lecture « symptomale », dirais-je, que nous pouvons en faire ? Ce serait une grande naïveté de croire qu'un enquêté peut répondre volontairement aux questions même que l'enquêteur se pose. Naïveté qui fonde malheureusement la plupart des enquêtes dites « d'opinion » et une grande partie des entretiens où l'ethnographe cherche des « informations » au lieu d'y chercher des symptômes, des traces, des indices.

Ici encore, les formules de Marc Bloch rendent un son très actuel : « du moment que nous ne sommes plus résignés à enregistrer purement et simplement les propos de nos témoins, du moment que nous entendons les forcer à parler, fût-ce contre leur gré - un questionnaire plus que jamais s'impose » (p. 62). A condition de bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'un questionnaire a priori (selon l'usage du terme dans la sociologie contemporaine, avec l'habitude des « enquêtes par questionnaire ») mais d'un questionnaire a posteriori, que je préférerais aujourd'hui nommer, pour plus de clarté, « questionnement » plutôt que questionnaire. Car il ne s'agit pas ici de produire des matériaux par l'enquête (en interrogeant directement des personnes) mais bien plutôt de les interpréter (d'interroger des documents déjà produits en s'interrogeant sur leurs conditions de production). De sorte que s'en tenir aux réponses volontaires faites à des questions directes, ce serait commettre la même erreur que s'en tenir à la lecture au premier degré des vies de saints (y chercher des renseignements sur « les pieux personnages dont elles prétendent retracer le destin »(p. 62). Transformer les entretiens en véritable source, c'est considérer les enquêtés comme des « témoins malgré eux » et non comme des porte-parole ; c'est casser le récit délibéré pour s'interroger sur les catégories de pensée utilisées plus que sur le message consciemment transmis ; c'est aussi s'interroger sur la nature de l'interaction entre enquêteur et enquêté, comprendre pourquoi l'enquête parle comme il parle (c'est-à-dire aussi à quoi lui sert l'enquête et quelle représentation il s'en fait) et trouver, cachés dans la gangue de ces témoignages volontaires, les traces des « façons de vivre et de penser » dont parle Bloch ou de tout autre phénomène que l'on est décidé à étudier. Les soumettre, en d'autres termes, à un interrogatoire a posteriori.

L'ethnographe a tout à gagner à prendre, sur la relation d'enquête et sur ses résultats, entretiens ou questionnaires au sens sociologique actuel, le regard critique que l'historien prend sur ses sources. C'est simplement encore un peu plus difficile pour lui que pour l'historien des époques révolues puisqu'il est acteur, partie prenante, dans cette enquête et qu'il partage par identité professionnelle l'idée, admise aussi par les journalistes et les hommes politiques, que son enquête est directement instrument de connaissance. L'ethnographe est bien lui-même, pour le dire dans les mots de Bloch, un « témoin » - et parfois un témoin involontaire, c'est-à-dire qu'il doit se prendre aussi lui-même comme objet de son analyse. Si tous les témoins ne se valent pas, comme l'affirme Bloch à maintes

³⁵ Il ne faut pas résister au plaisir de citer cette phrase qui sonne, en ces temps de « retour au récit », comme un avertissement à approfondir : « Si les théoriciens les plus connus de nos méthodes [...] n'avaient pas été, dans l'ordre documentaire, obsédés par le récit autant que dans l'ordre des faits par l'événement, sans doute les aurait-on vus moins prompts à nous rejeter vers une observation éternellement dépendante » (ibid. p.55).

reprises, tous les témoignages cependant, y compris le sien propre, doivent être soumis au même questionnement critique. C'est la grande leçon de L'étrange défaite.

Il y a bien toutefois une différence fondamentale entre l'historien des époques révolues, qui n'interroge que des morts, et l'historien ou l'ethnographe qui peut interroger des vivants. C'est que ce dernier, par sa présence même et ses questions, a des effets sur ceux qu'il interroge ou qu'il observe. De ce point de vue, et sous des apparences de neutralité scientifique, l'enquête est une interaction sociale d'un type particulier et non seulement une technique de recueil des données. Que sa présence ennoblisse ses enquêtés ou qu'elle les humilie, qu'elle les conforte dans leur position ou qu'elle les déstabilise, qu'elle les rassure ou qu'elle les dérange, l'enquête tout comme les résultats publiés de ses recherches peuvent avoir des effets, heureusement souvent mineurs, sur ceux qu'elle prend pour objets d'analyse. Il s'agit bien, en quelque sorte, d'une expérimentation malgré soi dont l'expérimentateur sort transformé tout autant que ses interlocuteurs. L'enquête modifie enquêteur et enquêtés. Mieux vaut le savoir que de se réfugier dans une illusoire tour d'ivoire.

5. LA SOCIÉTÉ DES INDIVIDUS

Je tirerai une dernière leçon de la lecture d'Apologie pour l'histoire. Au-delà de l'unité dans les principes du métier de l'historien et de celui de l'ethnographe, qui tient à la nécessité commune d'une objectivation des conditions de production, d'une part des témoignages pour l'historien ou de l'enquête pour l'ethnographe et d'autre part de l'analyse, quelques indications de Marc Bloch sur l'objet de l'histoire m'ont donné à penser qu'on pouvait inscrire sa démarche dans nos réflexions actuelles sur les rapports entre individu et société. « L'objet de l'histoire est par nature l'homme », écrit Marc Bloch à la suite de Michelet ou de Fustel de Coulanges. « Disons mieux : les hommes », ajoute-t-il (p. 35). Et dans une note il précise encore sa pensée : ayant repris la formule de Michelet (l'histoire est « l'étude de l'homme social ») et la formule de Fustel de Coulanges (l'histoire est « la science des sociétés humaines »), il reprend : « Mais c'est peut-être réduire à l'excès, dans l'histoire, la part de l'individu ; l'homme en société et les sociétés ne sont pas deux notions exactement équivalentes » (p. 166).

Cette insistance sur les individus doit être mise en rapport avec son jugement sur l'école durkheimienne. Les générations précédant la sienne ont « vécu, dit-il, comme hallucinées par une image très rigide, une image vraiment comtienne des sciences du monde physique » (p. 27) qui les a poussées à chercher, en matière de sciences sociales, « des certitudes formulées sous l'aspect de lois impérieusement universelles ». Si certains, de ce fait, abandonnèrent toute exigence scientifique pour faire de l'histoire « une sorte de jeu esthétique ou, au moins, d'exercice d'hygiène favorable à la santé de l'esprit » (p. 28) (et il vise là les « historiens historisants », bien mal nommés dit-il), d'autres « crurent possible, en effet, d'instituer une science de l'évolution humaine, qui se conformât à cet idéal en quelque sorte pan-scientifique » (p. 27) : c'est ainsi qu'il voit les durkheimiens, à l'égard desquels il reconnaît sa dette, mais auxquels il reproche de laisser en dehors de la connaissance scientifique « beaucoup de réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel ». « Ce résidu, poursuit-il, c'était ce qu'ils appelaient, dédaigneusement, l'événement ; c'était aussi une bonne part de la vie la plus intimement individuelle ». Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas là de revenir tout simplement à l'événement ou à l'individu mais bien, comme le montre la citation précédente, de ne pas les évacuer. Ici encore, on ne peut s'empêcher de trouver une parenté entre ces « hommes en société » qui sont, pour Marc Bloch, l'objet de l'histoire-science sociale et l'insistance que met son contemporain Norbert Elias à refuser la réification des collectifs et à comprendre « la société » comme l'ensemble des configurations mobiles que forment des « homines aperti » reliés entre eux par des chaînes d'interdépendance³⁶. De sorte que la critique portée par Marc Bloch contre « la première raideur des

³⁶ Outre La société des individus (Paris, Fayard, 1991), le livre d'Elias le plus éclairant sur ce sujet, me semble-t-il, est Qu'est-ce que la sociologie ? (Paris, Pandora, 1981). Il serait trop long d'expliquer ici comment l'individu, chez Elias comme chez Marcel Mauss (cf. « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" » in Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1950 (1ère ed. 1938), pp. 331-362), est le produit de tout un processus de

principes » de l'école durkheimienne rejoindrait, si l'on veut bien me suivre jusque là, la critique portée par Elias contre la personnification de collectifs en sujets mythiques (du village à la famille et à l'Etat) à condition de se souvenir que Bloch récuse aussi la myopie, l'excessive humilité et le « souffle court » de ces historiens qui succombent à « la routine érudite » et à « l'empirisme déguisé en sens commun » tout comme Elias renvoie dos à dos l'hypostase des collectifs et le postulat de l'indépendance des individus. Il semble qu'un même refus des réifications abusives anime ces deux travailleurs et que nous puissions faire notre aujourd'hui, en sociologues, en historiens ou en ethnographes, leur appel à une rigueur qui ne démissionne pas devant les concepts indigènes et qui, pour autant, ne cède pas aux illusions nomothétiques...

II MARC BLOCH RURALISTE OU CRITIQUE DU RURALISME ?

Reprenons à présent le deuxième fil de cet exposé : la ligne critique. C'est la position de Marc Bloch dans l'un de ses domaines de spécialisation, l'histoire des techniques agraires et du peuplement rural, qui nous servira ici de point de départ, après un bref détour par un personnage de, bien que parfois oublié, de l'ethnologie de la France, Marcel Maget.

1. UNE FILIATION OUBLIEE : MARCEL MAGET ET LA COMMISSION DES RECHERCHES COLLECTIVES

La découverte de principes communs, critique du témoignage et nécessité de la prise de conscience, par l'analyste, de ses propres catégories de perception, dans l'histoire défendue par Marc Bloch et en ethnographie n'aurait pas dû me surprendre à ce point. En effet, l'ethnographie européenne, en France, a en Marcel Maget un fondateur resté dans une ombre relative : titulaire de la première chaire d'ethnographie métropolitaine à l'Ecole du Louvre, il fut conservateur du Musée national des arts et traditions populaires et premier directeur du laboratoire d'ethnographie française de ce même musée. Or Maget avait été chargé des enquêtes dans la Commission des recherches collectives, fondée par Lucien Febvre en 1935 en lien avec l'Encyclopédie française et dont le secrétaire était André Varagnac. Méthodes (questionnaire et observation directe) et objets (quatre enquêtes entre 1935 et 1937 : les « usages de moisson » et les feux traditionnels ; l'évolution de la forge de village depuis 50 ans ; l'alimentation populaire traditionnelle ; les moyens de transport et de locomotion dans les campagnes³⁷) furent élaborés en commun, même s'il ne faut pas sous-estimer, dans la formation intellectuelle de Maget, l'importance du psychologue Henri Wallon, lui-même admiré par les historiens des Annales.

En Marcel Maget se sont rencontrées la démarche canonique de l'ethnographie exotique (pensée à travers le prisme de la psychologie sociale) et la démarche par questionnaire auprès d'informateurs locaux privilégiés, classique dans les études folkloriques de l'entre-deux-guerres (que l'on songe, entre autres, au Manuel de folklore français contemporain de Van Gennep, entièrement construit sur ce type de données). La CRC fonctionnait avec ce type d'enquêtes, qui n'excluait pas l'enquête directe, mais c'est à Maget que revient d'avoir mis l'enquête directe au centre de la méthode en ethnographie de la France (cf. son Guide d'étude directe des comportements culturels³⁸). Mais tandis que Van Gennep évacuait la dimension historique de ses analyses, sauf à penser que la paysannerie était une mine de « survivances », ce qui n'était pas pour choquer une anthropologie des années soixante et soixante-dix plus soucieuse de synchronie structuraliste que de précision historique³⁹, on voit chez Maget sans cesse le souci de resituer les paysans et leurs défenseurs urbains dans la durée

socialisation qui relie chacun à ses contemporains et à ses prédécesseurs de sorte que l'idée d'un individu « fermé » (homo clausus chez Elias), monade enfermée dans son intimité, est elle-même un produit historique qui ne saurait servir de postulat de base pour la connaissance scientifique.

³⁷ Les documents issus de ces enquêtes sont disponibles aux archives du Musée des arts et traditions populaires.

³⁸ Paris, Civilisations du Sud, 1953, réédité par les Editions du CNRS, 1962.

³⁹ Cf. Nicole BELMONT, Arnold Van Gennep, le créateur de l'ethnographie française, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1974.

et dans l'évolution de leurs relations. De plus, Maget, par rapport à la génération suivante des ethnologues qui se sont reconvertis, dans les années soixante, des terrains exotiques vers les terrains « métropolitains », avait précocement pris conscience de la nécessité de ne pas distinguer ethnographie exotique (coloniale) et ethnographie métropolitaine, longtemps appelée folklore⁴⁰. De sorte que l'histoire avec laquelle Maget fut en contact était directement celle de Bloch et de Febvre, tandis que la génération suivante, lorsqu'elle subit une fascination pour l'histoire, avait sous les yeux celle de Braudel et de la longue durée, matinée de structuralisme.

2. MARC BLOCH CRITIQUE DU RURALISME ?

Comme l'a déjà remarqué Peter Schöttler⁴¹, la lecture de certains textes de Marc Bloch, comptes rendus critiques ou notes de congrès, révèle, mieux que ses ouvrages, la dimension polémique de son travail d'historien ; si ces textes avaient été plus accessibles, il est probable que l'image « canonique » d'un Marc Bloch fondateur du ruralisme ne se serait pas si facilement imposée⁴². Je voudrais rapidement rappeler un certain nombre de ces critiques pour montrer en quoi elles sont toujours d'actualité, avant d'essayer de comprendre pourquoi les études rurales ont oublié ces précoces rencontres entre historiens et ethnographes.

Cette ligne de critique devrait ainsi éclairer le point précédent (la communauté de nos principes de méthode) tout en expliquant pourquoi il est si surprenant de redécouvrir aujourd'hui une telle proximité.

Les critiques de Marc Bloch à ses collègues ruralistes, qui sont principalement des géographes, peuvent se résumer aisément en deux points principaux : critique de l'immobilisme supposé des paysans ; critique de l'homogénéité supposée de la paysannerie. Elles rappellent utilement que la mise au pinacle, sous Vichy, d'une paysannerie « éternelle », immobile et unifiée eut de solides racines dans certains travaux de sciences sociales de l'entre-deux-guerres, imprégnés d'une idéologie passéiste qui ne fut point inventée par l'Etat français. Pour aller vite, voici quelques citations de Marc Bloch, resituées dans leur contexte de discussion scientifique.

En août 1937, Marc Bloch assiste, sans Lucien Febvre (qui se fait représenter par Marcel Maget pour une communication rédigée à deux), au premier congrès international de folklore à Paris. Peter Schöttler a déjà signalé la présence de délégués national-socialistes allemands à ce congrès. Marc Bloch, dans sa communication intitulée « Types de maison et structure sociale », met explicitement en cause la tentative de typologie régionale des maisons présentée par le géographe Albert Demangeon : « On ne peut pas parler du « paysan » avec un grand P »⁴³. En conséquence, on ne peut parler de maison paysanne sans préciser à chaque fois que les différences entre maisons selon la position sociale des habitants sont plus importantes que les différences entre régions.

Cette critique de l'image idéalisée d'une essence de la paysannerie et du peuple, on la trouve déjà, comme en bien d'autres occasions, dans une « note sur l'art populaire en France » publiée dans les Annales en 1930 : « Le caractère unitaire et égalitaire du « peuple », et notamment du peuple des campagnes - encore une illusion qu'il faut à tout prix rejeter ». Et il continue : « Il n'est plus question d'opposer à l'art savant je ne sais quel libre langage esthétique sorti du tréfonds de l'âme des humbles ; les motifs inventés dans les villes et les cours, toutes les révolutions du goût qui ont agité d'abord les cercles cultivés ont peu à peu pénétré dans les plus rudimentaires ateliers de

⁴⁰ Sur tous ces points, voir Marcel MAGET, « Problèmes d'ethnographie européenne », in Jean POIRIER, *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968 (Encyclopédie de la Pléiade).

⁴¹ Peter Schöttler, « Marc Bloch et le XIV^e Congrès international de Sociologie, Bucarest, août 1939 », *Genèses Sciences sociales et histoire*, sept. 1995, n° 20, p. 143-154.

⁴² Significative de ce point de vue la première partie des Actes du colloque de Rennes (« L'histoire rurale en France », publié dans *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 3, 1995), intitulée « Des caractères originaux », où l'évocation de Marc Bloch est omniprésente mais où l'on chercherait en vain la trace de sa lutte contre les risques essentialistes que court le ruralisme.

⁴³ On trouvera ce texte reproduit dans le recueil que j'ai présenté avec T. Barthelemy (*Les campagnes à livre ouvert*, op. cit., p. 63).

campagne [...]. Il n'est plus question non plus, heureusement, de postuler la pérennité des coutumes rurales, beaucoup plus changeantes, en tout ordre d'idées, qu'on ne s'est parfois plu à l'imaginer⁴⁴ ».

A vrai dire, une telle mise en garde est toujours à reprendre, sous une forme ou une autre, tant est tenace l'idée de l'éternel paysan. Ainsi, lors d'une Journée de psychologie et d'histoire du travail et des techniques organisée en 1941 à Toulouse, Marc Bloch succède à Daniel Faucher qui s'était attaché à démontrer l'existence de routines paysannes liées intrinsèquement à l'état du « système agricole », aux caractéristiques techniques du travail de la terre, sur fond de déterminisme géographique. Bloch procède alors par petites touches qui réintègrent la question des transformations des techniques agraires dans la question plus générale des rapports entre transformations des techniques et structure sociale. Prenant ses exemples autant dans les couches urbaines que rurales, autant dans les techniques artisanales ou industrielles qu'agraires stricto sensu, il démontre, sans polémique ouverte cette fois, qu'il n'y a pas de spécificité des mentalités paysannes ou des systèmes agraires et que la solution est à chercher du côté de la mobilité sociale ou des relations des groupes sociaux entre eux plutôt que, du côté d'une quelconque essence du groupe paysan ou du travail agricole dans ses rapports avec le milieu naturel.

On pourrait sans doute multiplier les exemples. Il est piquant de remarquer que Marc Bloch lui-même, à travers les Caractères originaux de l'histoire rurale française, a pu servir de caution à un ruralisme académique qui risque toujours de s'enfermer dans un objet défini plus idéologiquement que scientifiquement et qui témoigne d'une certaine propension à chercher dans des « systèmes » et des « structures » tout autre chose que ce qu'y mettait Bloch qui, lorsqu'il parle de « structure sociale », désigne les rapports changeants entre groupes sociaux aux frontières elles-mêmes mobiles. Tant il est vrai que l'on se fait toujours piéger par les mots et que l'essentialisme est une des dérives les plus aisées qu'entraîne leur usage mécanique.

Faut-il donc s'attrister que cette ligne de critique, inaugurée par Bloch, soit toujours d'actualité ? Contre les dérives anachroniques toujours possibles des structuralismes, contre la nostalgie et le passéisme qui guettent toujours les analystes de la paysannerie, contre la construction même d'un objet, le rural, séparé de son image renversée, l'urbain, Marc Bloch peut encore servir à justifier de s'attacher à l'étude des hommes de la campagne lorsqu'ils migrent vers les villes (et réciproquement) plutôt que de leur supposer une fausse immobilité.

En conclusion, l'oubli de la parenté entre histoire et ethnographie a sans doute partie liée avec les transformations des études rurales après 1945. Tandis que les folkloristes disparaissaient - hommes et institutions - en même temps qu'était discrédité le terme même de folklore et la tentative d'établissement d'un folklore scientifique, la jeune sociologie française qui naît après guerre a oublié l'héritage durkheimien et grandi dans la fascination d'une sociologie américaine empiriste et fonctionnaliste. On retient alors de Marc Bloch l'analyse des systèmes agraires mais non les mises en garde contre l'image de l'ordre éternel des champs.

On retient des Annales structuralisme et longue durée mais non l'ouverture vers une sociologie défunte, une ethnographie métropolitaine marginalisée, une psychologie sociale bientôt mise au ban des autres sciences sociales. Repartir aujourd'hui du Marc Bloch ethnographe et critique pourrait permettre, peut-être, de sortir de quelques impasses contemporaines. L'attention exclusive portée au discours par certains de nos collègues trouverait de puissants antidotes du côté de la lecture symptomale des sources, textes ou documents matériels, prônée par l'Apologie pour l'histoire. L'idée que certaines sources sont des « témoins malgré eux » ouvre de nouvelles perspectives pour sortir de la difficulté à restituer les points de vue des « dominés », entendez de ceux qui parlent et écrivent peu. L'épistémologie pratique de Marc Bloch, comme celle de Norbert Elias, est sans complexes : loin des lois générales comme de l'idée naïve qu'il existerait des descriptions sans a priori, leurs exigences de rigueur, certes difficiles à mettre en oeuvre, combinent exigence de neutralité axiologique et mise à jour des présupposés inconscients du chercheur, homme de son milieu et de son temps, ce qui ne condamne pas pour autant les sciences sociales à l'à peu près ni au

⁴⁴ Annales, 1930, p. 405-407, cité in Les campagnes à livre ouvert, op. cit., p. 131.

relativisme. Le principe de réflexivité n'est pas une régression vers le subjectivisme, mais tout au contraire une posture pratique tendue vers l'objectivation et la recherche de la rigueur scientifique. Tout témoin doit avoir un état-civil, tout analyste doit faire la part entre sa nomenclature et la nomenclature de ses témoins, et la solution se trouve dans le travail collectif. L'alliance entre ethnographie et histoire a de beaux jours devant elle.